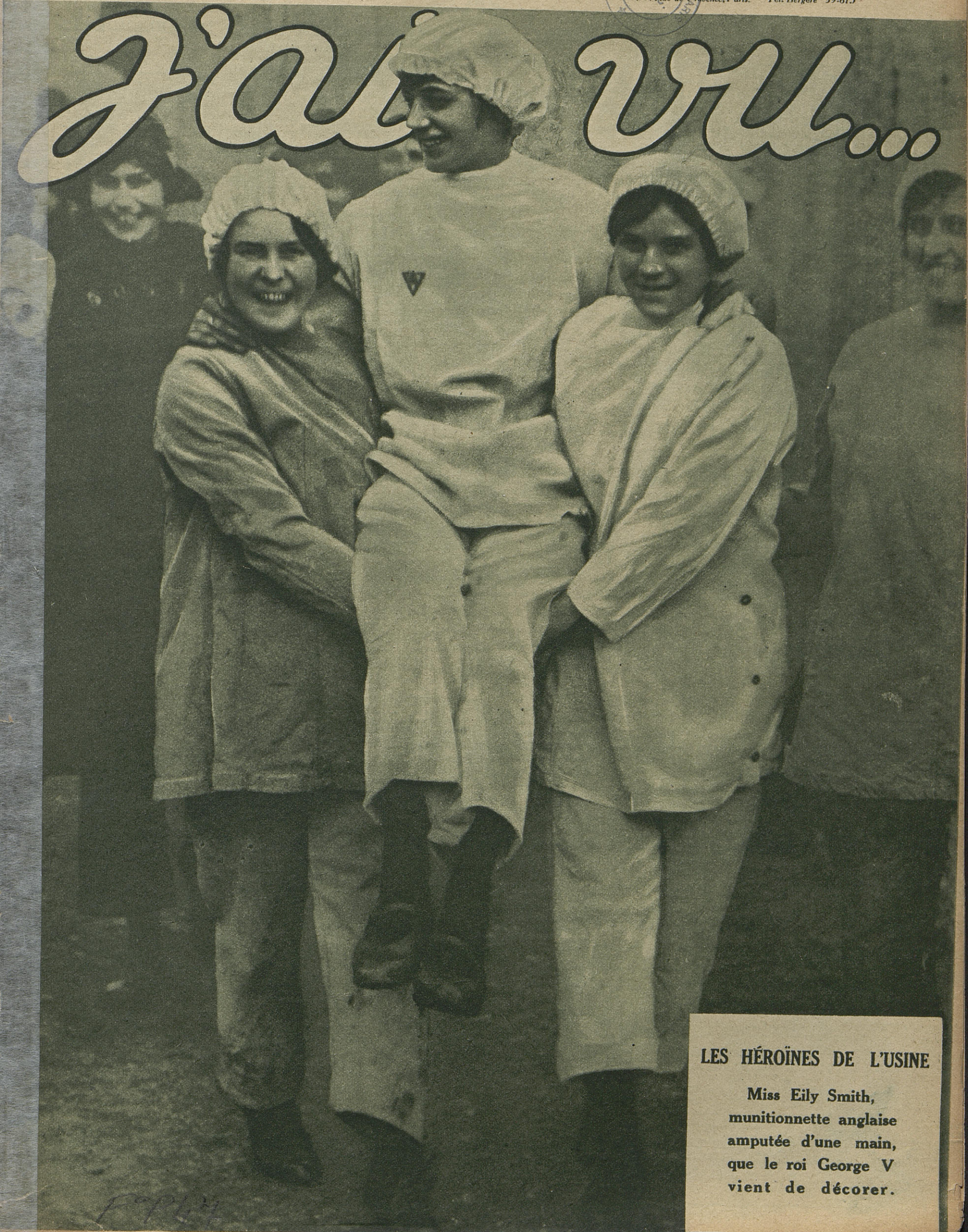




L'air... VU...

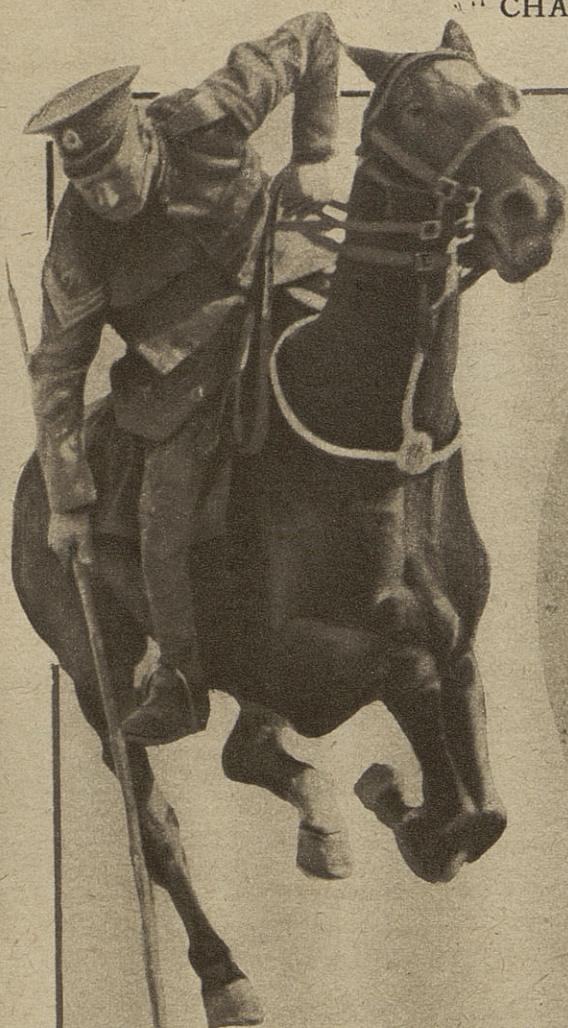


LES HÉROÏNES DE L'USINE

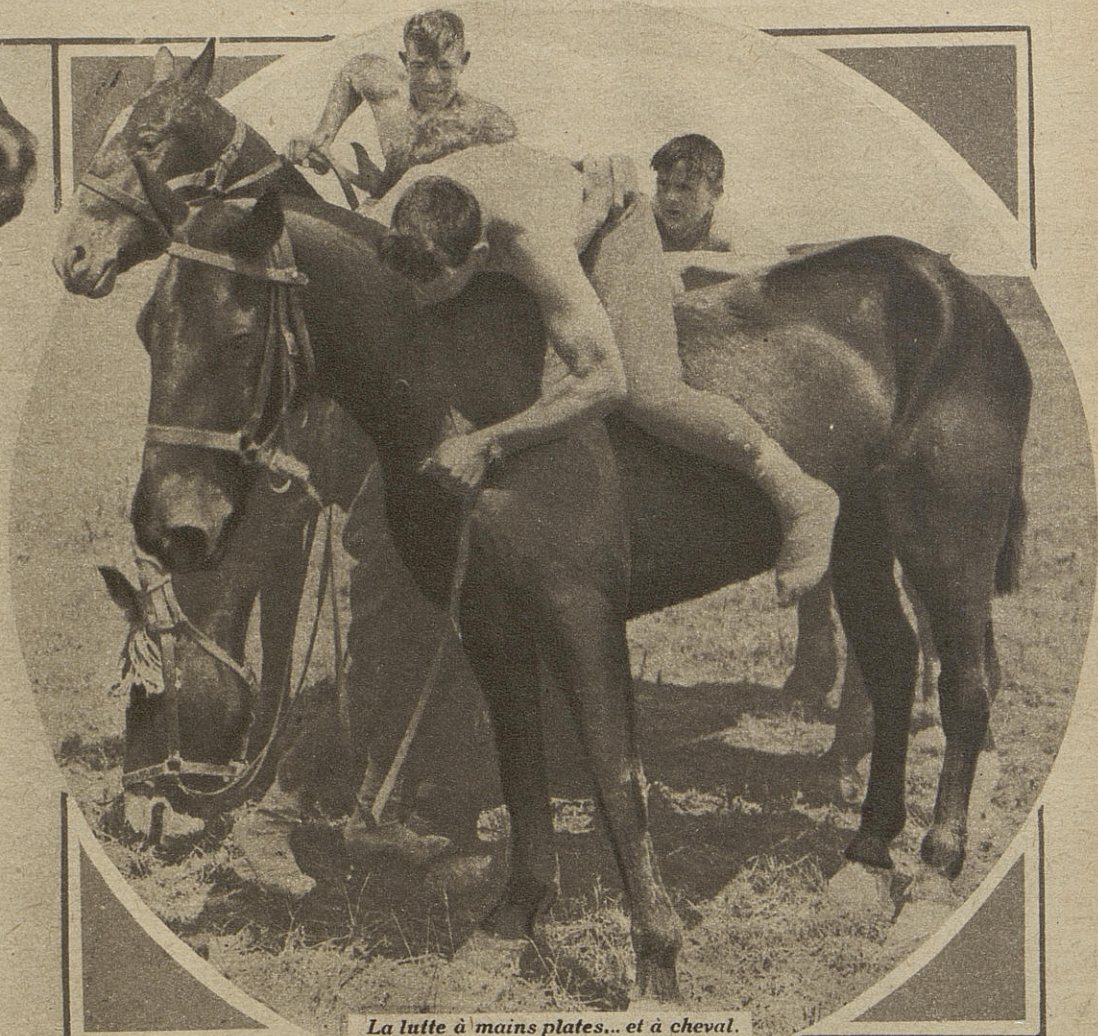
Miss Eily Smith,
munitionnette anglaise
amputée d'une main,
que le roi George V
vient de décorer.

J'ai vu...

"CHARLOT" ET "BARNUM" SUR LE FRONT DES FLANDRES



La course aux bagnes.



La lutte à mains plates... et à cheval.



*Le lancement du poids...
chez l'ennemi.*



La tournée du cirque Barnum, Charlot and Co.

Dès qu'ils ont quitté la tranchée, dès qu'ils ont cessé de se battre, les soldats anglais ne pensent plus à la guerre. Aux travailleurs spéciaux le soin de combler les tranchées occupées, de relever les parapets, de refaire les terrassements. Quant aux sol-

dats combattants, ils font du sport pour se détasser ; us s'amuse comme de grands enfants et organisent des récréations originales où les exercices physiques tiennent naturellement la plus grande place. Pendant ce temps, l'artillerie pilonne et prépare l'attaque.

J'ai vu...

EN MOLDAVIE,
LES ROUMAINS RÉSISTENT VICTORIEUSEMENT



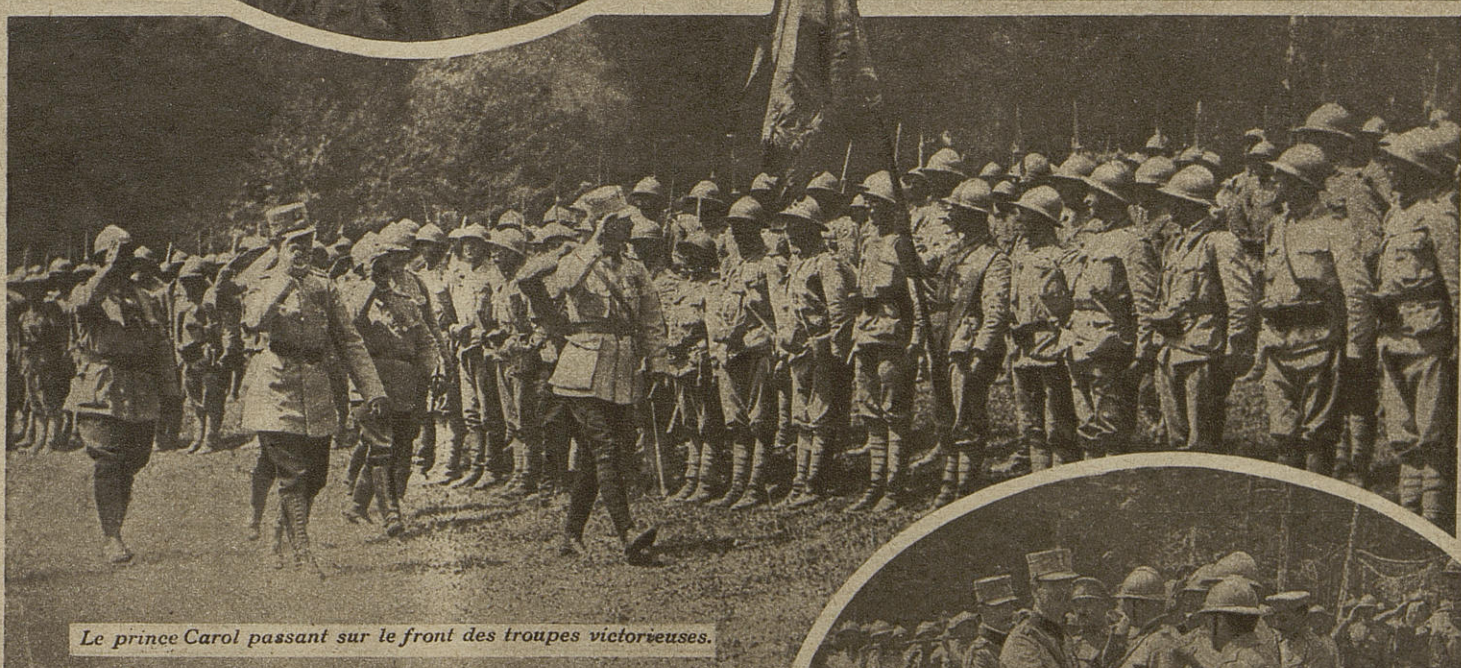
Le prince héritier Carol de Roumanie sur la tombe d'un soldat allemand dans un village reconquis.



Blessés autrichiens revenant sur Focsani.



Prisonniers allemands près de Warnitza.



Le prince Carol passant sur le front des troupes victorieuses.

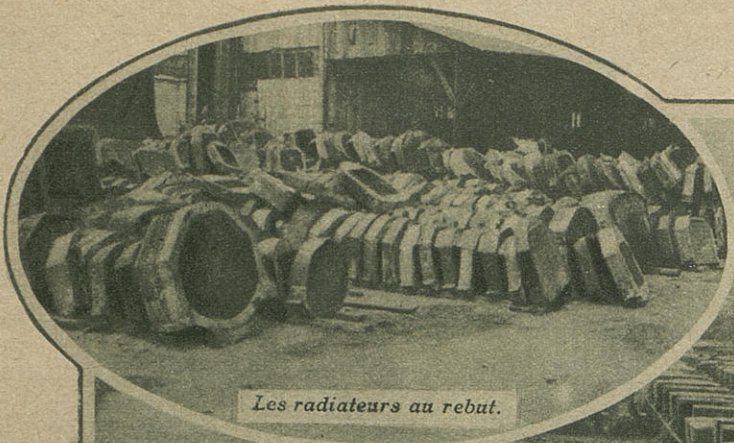


Les félicitations du prince héritier.

Vainement les nouvelles tendancieuses venant d'Allemagne ont annoncé que les Roumains avaient perdu l'espoir de sauvegarder la Moldavie : les soldats du roi Ferdinand, avec le concours que les armées alliées leurs prêtent, font tous leurs efforts pour se maintenir sur le sol national. En un seul jour — c'est l'ennemi lui-même qui le reconnaît, — quatorze contre-attaques roumaines se sont succédé sur le même point, et dans un seul village 2 500 cadavres allemands furent comptés par les vainqueurs. Le moral des troupes roumaines est au-dessus de tout éloge et la haine de l'Allemagne grandit sans cesse dans ce pays où, malgré tout, l'âme de la nation, comme celle de l'armée, restera indomptable.

J'ai vu.

AU " CIMETIERE " DES AUTOS



Les radiateurs au rebut.

Au garage, les camions attendent leur tour de départ.



Renforts arrivant en camions pris d'Avocourt.



Une montagne de châssis réformés.



Le cimetière du C. A. M. A.

Depuis trois ans, plus de 20000 voitures " amochées ", comme disent ceux du front, sont venues s'échouer dans cet immense parc du C. A. M. A. au polygone de Vincennes. Carrosseries défoncées, châssis enchevêtrés, moteurs crevés, roues, chaînes rouillées, bois vermoulus, attendent le bon plaisir de l'Administration pour être vendus à la ferraille. Mais à côté du cimetière, il y a le garage d'où partent plus de 70000 limousines, autobus, tracteurs et surtout ces camions de Verdun, ceux-là mêmes qui furent cités à l'ordre et qui transportent toujours nos soldats à travers les pires marmitages.



Un embarquement près d'Hartebise.

DU SANG DANS LA MER ⁽¹⁾

Roman inédit, par GERARD BAUER

Le sous-marin s'était placé à une quinzaine de mètres devant le cargo-boat amarré et lui barrait la route. Le vapeur s'arrêta. Du submersible, on fit comprendre au capitaine qu'une visite à son bord était nécessaire et l'équipage du bateau se rendit à cette nécessité. Une barque transporta bientôt à bord von Hartig et un quartier-maître. Von Hartig s'adressa au commandant du cargo qui était anglais et lui dit, dans sa langue :

— Voulez-vous me montrer les papiers du bord?

Puis il visita la cargaison qui comprenait des cuivres d'Espagne et du coton.

— Je ne puis pas vous laisser continuer votre route avec de telles marchandises, déclara von Hartig : mes ordres sont formels.

— Et que comptez-vous faire? demanda le commandant.

— Vous couler.

Le commandant était un vieil homme, à la figure glabre, tannée par les vents, aux yeux clairs et vifs, avec un air de grande résolution dans les traits. Quand Hartig lui répondit sans ménagement qu'il allait le couler, il ne répliqua rien, mais ses deux lèvres s'avancèrent en avant et se retroussèrent jus-

que sous son nez qu'il essuya de la paume de sa main en un geste machinal.

Hartig reprit :

— Nous vous laisserons le temps matériel de vous abriter dans vos chaloupes. La côte n'est pas très loin, la mer est calme... Vous serez à terre pour déjeuner, fit-il...

Et il ne mit pas le ton de l'ironie dans cette réflexion, car Hartig ne plaisantait jamais.

Le commandant, cette fois, répondit simplement :

— Cela va bien.

Puis Hartig regagna la chaloupe avec le quartier-maître qui l'avait accompagné. Le commandant regarda si nul navire ne se

dans sa machinerie. Un troisième obus lui fit une plaie mortelle presque à niveau d'eau. Le navire commença à donner de la bande puis devint lourd à l'arrière et peu à peu s'enfonça. A son bord, l'équipage apprêtait les chaloupes en hâte, mais sans panique, pour essayer de se sauver. Hartig suivait tous ces mouvements à la jumelle. Deux hommes le regardaient, anxieux de savoir quels sentiments son visage reflétait et ce que ses yeux commanderaient. Deux hommes : Grus et Levinski, animés d'espérances contraires. Grus souhaitait continuer à tirer sur le navire, à l'anéantir corps et biens, de coups adroits. Levinski espérait qu'on laisserait les marins à leur destinée,

qu'on ne les poursuivrait pas plus et que ceux qui pourraient échapper au naufrage, gagneraient la terre en paix. Hartig d'un geste brusque baissa sa jumelle. Deux plis anguleux ridaient son front. Ses yeux étaient froids et durs. Il se tourna vers Grus qui épiait tous ses mouvements, comme un chien prêt à la curée, au moindre signal.

— Feu continu, ordonna-t-il, d'un ton bref, au canonnier.

Grus tira. Les obus déchirèrent le navire sombrant et coulèrent deux embarcations qui étaient déjà à l'eau. L'un des projectiles vint même toucher en plein un mousse qui se glissait le long de la coque du navire à l'aide d'un cordage. Il fut

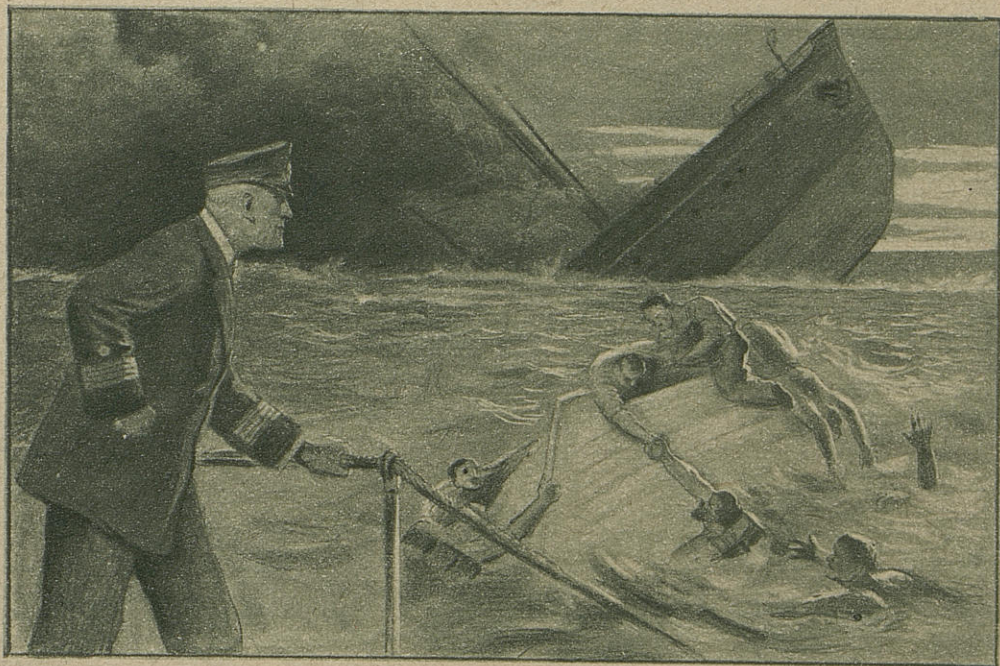
écrasé contre l'armature du bateau et des débris de son corps restèrent accrochés aux lames du métal déchiqueté par la force de l'explosion.

Levinski ne disait rien. Il était appuyé contre une des parois du kiosque et se tenait là immobile et pâle.

Von Hartig s'approcha de lui.

— Ils ont leur compte. Cet Anglais avait la prétention de combattre et de fuir... On ne m'échappe pas.

L'U-51, à présent, était arrêté. Hartig, impassible, regardait sombrer le bateau, dont l'avant, sorti de l'eau, montait en l'air au fur et à mesure que l'arrière s'enfonçait. Quelques marins s'étaient accrochés à une chaloupe retournée. Bientôt le cargo s'enfonça complètement et entraîna dans son tourbillon ces hommes près d'échapper. Des épaves se montrèrent à la surface : tables, tonnelets, traverse de bois. Trois ou quatre sinistrés s'accrochèrent là comme ils purent. Puis on vit bientôt l'un d'eux qui nageait vers le submersible. On ne voyait qu'une tête jeune aux traits mâles et vivants, toute luisante d'eau — et les bras qui sortaient rythmiquement de l'onde en un mouvement harmonieux. Ce marin nageait rapidement. Il se rapprocha du sous-marin et aborda bientôt, s'agrippant à un des renflements de la coque.



Quelques marins s'étaient accrochés à une chaloupe renversée.

montrait qui eût pu lui prêter secours ; mais la mer était nue alentour. Alors il n'hésita plus. Il chercha de s'enfuir. Dès que les deux marins qui avaient reconduit le capitaine allemand à son bord furent de retour, il ordonna aux machines :

— A toute vitesse, en avant.

Et il fonça dans la direction de l'U-51, essayant de l'éperonner. Hartig, qui s'apprêtait à suivre à la jumelle tous les mouvements qui allaient être exécutés à bord du cargo fut un peu surpris par cette manœuvre imprévue. A son tour il donna l'ordre de marche aux hommes restés au poste central et fit un crochet à droite. Il évita l'abordage qui, sans doute, eût été fatal pour son bâtiment. Le vapeur, profitant de cette manœuvre obligatoire de l'ennemi, gagna de l'étendue ; mais Hartig se lança à sa poursuite ; se voyant en mauvaise posture, le vapeur commença de louvoyer pour éviter la torpille qu'il supposait bien qu'on allait lui lancer ; sur quoi Hartig décida de le couler au canon. Il donna des ordres aux pointeurs après avoir gagné suffisamment de champ pour pointer sur les flancs du navire qu'il poursuivait. Un premier coup, tiré un peu long, n'atteignit pas l'anglais. Mais Grus, qui était à sa pièce et qui pointait bien, lui envoya un obus de 120 dans son pont supérieur puis un second

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 31 mars (n° 124). — Un sous-marin allemand, l'U-24, rentre à Kiel après une croisière au cours de laquelle il a coulé cinq navires alliés. Parmi ceux qui assistent au retour de l'U-24 et de son commandant, le capitaine von Hartig, d'origine prussienne, se trouve le lieutenant de vaisseau Levinski, d'origine polonaise, embarqué à bord du cuirassé Brunswick. Quelques jours après, Levinski, nommé second à bord du submersible U-51, se rencontre avec son nouveau chef, von Hartig, pour qui il éprouve une vive antipathie. Avant de rejoindre son poste, Levinski se rend à Hambourg en compagnie d'une jeune femme qu'il aime, Maria Lesser. De retour à Kiel, Levinski reçoit l'ordre de se tenir prêt à embarquer immédiatement à bord de l'U-51, qui de Kiel part en croisière. Le voici prenant possession de son nouveau poste sous les ordres de von Hartig. Après avoir expliqué à son second les buts de leur croisière, von Hartig lui recommande d'accomplir son devoir d'officier sans faiblir et de bannir toute sentimentalité. Les premières heures à bord s'écoulent sans autres incidents que la réception d'un ordre par T. S. F. enjoignant de couler tous les navires neutres ou non. Levinski écrit à son amie Maria Lesser. Celle-ci va voir à l'hôpital un officier blessé, ami intime de Levinski, et lui avoue qu'elle est un agent indicateur, et que, chargée d'espionner les officiers, elle a causé l'embarquement de Levinski à bord du submersible. Mais transformée, transfigurée par l'amour du jeune officier, pour la première fois elle a honte de sa vie passée. Comment racheter tant d'infamies? Cependant Levinski continue sa croisière à bord de l'U-51. Il ne pense qu'à Maria. Dans sa solitude, il idéalise son amie, et il lui dresse un autel dans le fond de son âme. Il était précisément occupé à écrire pour elle son journal de bord, lorsque Hartig entra dans sa cabine : « Nous sommes pris dans un filet, lui dit-il... » Une manœuvre hardie dégage cependant le sous-marin qui continue sa croisière et rencontre bientôt un vapeur à trente mètres duquel il émerge subitement avec ses canons aussitôt en batterie.

Il dit en anglais :
— Je m'y rends ! sauvez-moi...
Il avait saisi un des câbles du bastingage. On attendait, à bord, les ordres du chef. Levinski le montra :
— Voici un prisonnier.
Hartig répondit :
— Il y a assez de monde à bord. Je ne puis me charger encore.
Et il ordonna :
— Attention, nous allons plonger.
En une minute, tout le personnel qui était à l'extérieur réintégra l'intérieur du submersible, par les capots. Les canons se renversèrent dans leurs cavités, automatiquement. Levinski protesta doucement.

— Mais vous n'allez pas couler...

Hartig le regarda d'un tel regard qu'il n'acheva pas toute sa pensée.

— J'ai dit, lieutenant, que nous allons plonger...

Le naufragé eut conscience de la manœuvre qui se préparait. Il se hissa jusque sur le sous-marin, les mains refermées sur l'un des câbles. Il espérait parvenir jusqu'à l'une des ouvertures. Mais les capots se refermèrent brusquement. Il entendit le bruit goulu de l'eau pénétrant dans les réservoirs et l'*U-51*, plongeant, l'entraîna dans les abîmes.

CHAPITRE V

Maria Lesser suivait le chemin qui conduisait à la Kommandantur. Elle marchait d'un pas alerte et décidé et se sentait légère à cause de sa décision. Les conseils que lui avait donnés Rollis lui semblaient justes et propres à assurer, plus tard, son bonheur. Elle était résolue à les mettre point par point à exécution et elle allait, de ce pas, porter sa démission à Richter.

Elle le trouva dans son cabinet. Il l'accueillit d'un de ses sourires patelins et faux qui plissait son visage gras et luisant.

— Quelle bonne nouvelle vous a conduite jusqu'ici ?

Comme elle était debout, elle demanda :

— Vous permettez que je m'asseye ?

— Ah ! je vous en prie... que je suis distrait !... Mais parfaitement...

Et il lui désigna un fauteuil devant son bureau. Puis quand elle y fut assise :

— Je vous écoute.

— Voici, commença-t-elle, après un temps... Je vous rends depuis 1911 quelques services que vous m'avez rétribués régulièrement. Vous m'avez toujours assuré que ces services aidaient à la grandeur de la marine impériale, et cette assurance a pu parfois diminuer les scrupules que j'éprouvais à faire un métier aussi contraire à mon tempérament. A présent, nous sommes en guerre, tous les Allemands sont égaux devant le danger. Leur courage doit être le seul facteur de vos jugements. Les scrupules que j'avais à vous fournir des renseignements sur des officiers qui furent parfois mes camarades ont grandi avec l'état de guerre ; ils ont grandi à ce point que je ne me sens plus capable d'exercer la mission que vous m'avez autrefois confiée.

Richter, à son bureau, écoutait Maria Lesser silencieusement. Son visage conservait un sourire qui, à la longue, devenait irritant, et d'une de ses mains potelées, aux doigts boudinés et courts, il jouait avec un gros crayon sur son buvard.

— Ce qui veut dire ? interrogea-t-il.

— Ce qui veut dire que je vous prie de me considérer comme n'appartenant plus, à l'avenir, à votre département.

— Ah !... Ah !...

Il prononça ces deux interjections sur un ton différent, la première rapidement, la seconde en traînant, comme quelqu'un qui veut se donner le temps matériel de la



Et l'*U-51* plongeant, l'entraîna dans les abîmes.

réflexion. Et revenant à la charge, il reprit :

— Ah ! cela... ce n'est pas sérieux... Que vous ayez des scrupules, c'est un sentiment qui vous honore ; mais vous n'en devez point avoir. Ce que je vous disais naguère, je vous le répéterai aujourd'hui : vous travaillez pour la grandeur de notre marine, le bien de la patrie... Vous ne pouvez pas, vous ne devez pas, en un moment où vos services nous sont précieux, cesser brusquement de nous les rendre.

— Ma résolution cependant est formelle !...

— Formelle ?

Il sourit encore et il la regarda de ses yeux malins, enfoncés dans la graisse du visage.

— Absolument.

— Allons ! Allons !... Ah ! vous êtes des naturessingulières vous autres les femmes... De drôles de petites chattes, par Dieu !... Il faut bien savoir vous prendre... Mais je sais lire sous les fronts, moi... et au fond des cœurs... Maria Lesser va nous rester... Je

suis sûr qu'elle va nous rester... Tenez... je suis franc et bon prince : Où voulez-vous que je le nomme ? A bord d'un des cuirassés d'escadre, un de ceux qui ne sortiront pas de Kiel avant longtemps... ou même ici, dans un des bureaux de la Kommandantur... Ici... à un quart d'heure de chez vous... Ha ! ha !... vous avouerez que je fais bien les choses. Eh bien où ?... où ?... où voulez-vous ?

— Nommer qui ?... je ne comprends pas.

— Vous ne comprenez pas ? Voyons, Maria Lesser, vous ne comprenez pas ? Non ! Non ! je ne crois pas cela... C'est que vous ne seriez plus intelligente... Il y a quinze jours vous êtes venue dans ce bureau me demander si la nomination du lieutenant Levinski à bord de l'*U-51* était sans rémission. Et je vous ai répondu que c'était une nomination qu'on ne pouvait plus modifier au moment où vous en témoigniez le désir ; mais quand l'*U-51* reviendra, l'état des choses ne sera plus le même. Une permutation n'aura, alors, rien d'impossible. Je nommerai le lieutenant Levinski, là où vous le souhaitez.

— Ma décision n'a rien à voir avec la nomination du lieutenant Levinski.

— Vraiment... Alors, je n'ai rien proposé et ce que j'ai dit est non avenu ; mais, croyez-vous, madame et amie, que j'ai des yeux pour ne point voir ?... Vous aimez un lieutenant, un de ceux-là même que vous déniez et, par Dieu ! ce n'est pas extraordinaire... Depuis 1911... Cela fait plus de quatre ans... Quatre ans, c'est long pour une âme douce... Que votre cœur ait cherché une amitié, qu'il l'ait trouvée, qu'il souhaite la conserver... quoi de plus naturel ? mais cela peut s'accommoder de la tâche patriotique que vous remplissez.

La voix du gros Richter était devenue plus douce. Maria Lesser était troublée de se savoir devinée ; mais comme son interlocuteur semblait accommodant, elle fit cette réponse qui était un aveu :

— Ce sont précisément mes sentiments pour le lieutenant Levinski qui m'interdisent d'accomplir dorénavant la besogne que j'ai acceptée jadis.

A peine avait-elle dit ces mots que Richter changea d'attitude et de ton. Il était faussement conciliant et jovial, il devint impérieux et sévère.

— Nous avons assez discuté, madame, répliqua-t-il... J'ai le regret de ne pouvoir accepter votre démission.

Maria Lesser regarda le gros homme fixement et, sans que sa physionomie révélât autre chose que la plus grande résolution, elle répondit :

— Je vous le répète une fois encore : je n'accomplirai plus la besogne pour laquelle vous me payez. Considérez-moi comme si vous ne m'aviez jamais employée. Je me refuse désormais à exécuter vos ordres.

(A suivre.)

GÉRARD BAUER.

J'ai vu.

L'ACTIVITÉ AÉRIENNE AUTOUR DE LENS

Pilote anglais se défendant avec un pistolet spécial.

Pilote anglais lançant une bombe sur un dépôt.



Un biplan de bombardement (pris d'un autre avion).

“ Nos aviateurs ont jeté la nuit dernière avec d'excellents résultats plus de cinq tonnes de projectiles sur les aérodromes allemands. ” Presque tous les jours cette phrase revient dans les communiqués britanniques, quelquefois suivie, il est vrai, de cette mention : “ Un... deux... trois de nos avions ne sont pas rentrés. ” Cette franchise de nos alliés n'en prouve que davantage l'importance des buts atteints. Et l'audace tou-



Sir Douglas Haig, les généraux Anthoine et La Capelle au camp d'aviation d'Hondschoote.

jours plus grande des aviateurs anglais a fait qu'ils ont la maîtrise absolue de l'air et qu'à l'heure d'attaquer, non seulement ils ont rempli leur mission en renseignant leurs chefs, mais ils ont aveuglé l'artillerie allemande, laissant l'infanterie sous le feu infernal des canons de Douglas Haig. Bombarder des villes sans défense, y massacrer des femmes, des vieillards, des enfants, voilà les faits d'armes des pilotes allemands !



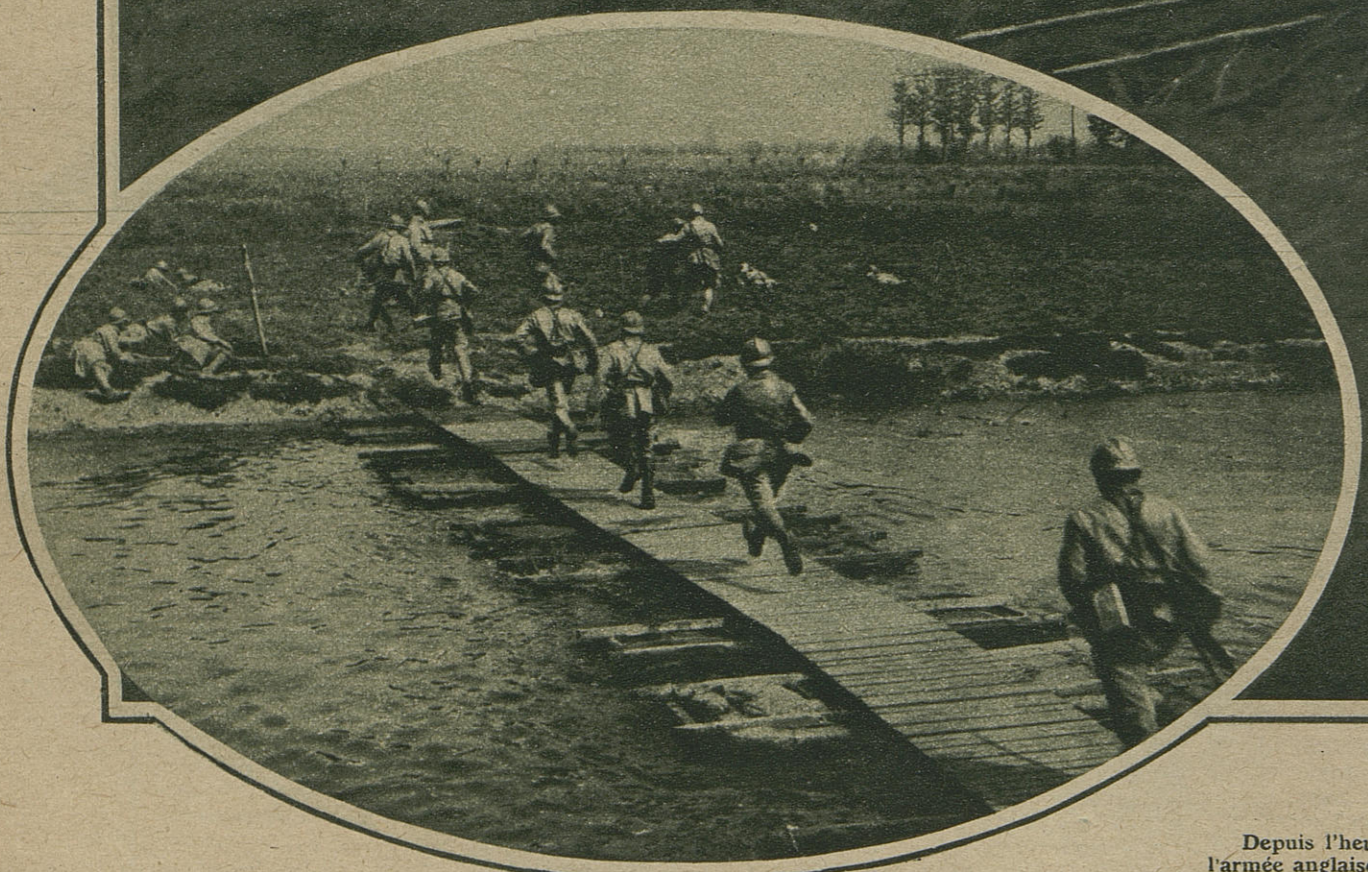
Un pont sur l'Yser à Streenstraete.



A Bixchoote, un bétonnage allemand subsiste à l'intérieur d'une maison démolie.



Le départ des vagues d'assaut à la lisière du bois, sur la route de Streenstraete à Dixmude.



Zouaves traversant l'Yser sur une passerelle.

LES FRANÇAIS DANS LES FLANDRES : SUR LA ROUTE DE STEENSTRAETE

Depuis l'heure où elles relevèrent les Belges à la droite de l'armée anglaise, les troupes du général Anthoine ne cessent d'attaquer l'ennemi et de pousser en avant. Nos lecteurs se rappellent le bond magnifique exécuté par ces régiments français qui enlevèrent Bixchoote, pourtant si redoutablement fortifié, avant que

les Allemands eussent pu songer à se défendre, et avant même que les vagues d'assaut des soldats britanniques, attaquant de leur côté, fussent arrivées à leur hauteur. L'armée Anthoine poursuit sa tâche sans arrêt et le jour prochain où le kronprinz Ruprecht de Bavière abandonnera, non sans regret, toute une partie de la

Belgique, les baionnettes françaises ne seront pas les dernières à bousculer ses hordes de pillards, bien que toutefois chaque maison — on le voit d'après un des documents ci-dessus — soit devenue un véritable forin bétonné intérieurement et presque à l'épreuve des plus gros obus, mais, non pas de l'héroïsme de nos soldats.

LES CAMPS DANS LES VOSGES

Les camps ! Ce mot éveille à nos imaginations nourries d'iconographies et de récits guerriers, des tentes, des feux de bivouacs, des drapeaux roulés reposant sur des faisceaux.

Tout autre est la réalité maintenant : le camp est une réunion de cabanes longues aux toits bas, dites baraques Adrian, facilement transportables et rapidement installées, une sorte de village norvégien aux maisons godronnées et saines. Ces camps, auxquels on donne généralement le nom d'un officier tombé au champ d'honneur dans le secteur où ils s'élèvent, ont l'avantage sur les cantonnements dans les villages, d'éviter la dispersion des unités logées et de leur assurer en outre plus d'hygiène et de confort ; comparés aux bivouacs, ils n'offrent pas la précarité de la tente contre les intempéries. Leur usage tend à se généraliser de plus en plus et nous ne pouvons que nous en féliciter et féliciter les services chargés de cette organisation et qu'aucune difficulté d'installation ne rebute.

Si vous voulez, nous allons faire le tour d'un de ces camps dans les Vosges. Nous sommes à environ 1 000 mètres d'altitude : il s'agit de faire vivre de façon à peu près permanente 3 000 hommes dans un espace assez restreint et cependant assez vaste pour que chacun ait ses aises et sente la différence avec la cagna exiguë des tranchées. Le terrain est celui de la montagne vosgienne, la pente est rocaillieuse, assez difficile à travailler ; on est en pleine forêt, parmi les sapins et les hêtres. Étagées sur la pente, les cabanes s'échelonnent disséminées dans la verdure. Bariolées gaiement comme des visages de Peaux-Rouges, elles se dressent pittoresques, sur leurs pilotis, agrémentées de galeries, de balustrades, d'escaliers qui dévalent, en sapin ouvragé souvent fort curieusement par un habitant de passage désireux de laisser la mémoire, soit de son nom, soit de la forme de son rêve. Parmi les hauts sapins, de toutes parts montent de légères fumées bleues qui se mêlent au bleu de l'air... et révèlent la popote qui mijote doucement ou bien, en hiver, le poêle qui maintient dans la chambrée de guerre une chaleur jalousement enfermée. De toutes parts aussi, on entend le bruit des sources et des ruisseaux qui se précipitent, jaseurs ou chuchoteurs... Tel apparaît un de nos camps des Vosges, ouvrant souvent par une échappée dérobée à l'ennemi sur le plus bel horizon d'Alsace, sur les vallées boisées où se nichent de petits villages clairs.

Les chambrées peuvent contenir de quarante à cinquante couchettes, parfois installées à deux étages ; souvent elles ont leur planche à paquetage et les clous pour accrocher l'équipement disposés au-dessus de la couchette comme à la caserne. Au milieu de la pièce, une planche à pain et la cruche d'eau.

Une paille fraîche et épaisse forme lit au fond de ces couchettes, sortes de boîtes profondes et solides qui protègent l'homme contre les vents-coulis. Au centre, en hiver, un poêle répand sa bonne chaleur. C'est là que les hommes, en dehors de l'instruction et des corvées, vivent la plupart du temps, au moins en hiver. Les journées sont courtes et l'électricité installée répand partout sa lumière propre et gaie dans les cabanes où les uns écrivent, les autres réparent ou nettoient leurs vêtements en chantant des romances, plus loin des groupes jonent à la traditionnelle manille en fumant force bouffardes. Comme dans tous les pays froids, cette pièce est vraiment celle que l'on appelle en ces contrées « le poêle » et dans laquelle tout le monde se réunit pour travailler, manger, causer, dormir.

En été, au contraire, ils se répandent partout aux alentours de leurs baraquements, vivant dans le petit parc qu'ils se taillent tous à même dans l'immense forêt, ayant construit des tables, des bancs, souvent ingénieusement sculptés ; souvent, quand on passe à l'heure de la méridienne ou au crépuscule du soir, on les trouve réunis autour de quelques quarts de pinard ou de bière, écrivant à leur famille ou chantant d'une voix lente et voilée une vieille chanson de leur province.

Mais ce village, qui comprend quelques baraques pour officiers du même modèle extérieur que celles des hommes, a aussi des boutiques et ses établissements communaux. Au milieu de l'agglomération, se trouve la petite chapelle que les hommes se plaisent à décorer et à parer naïvement comme une chapelle de matelots, chapelle desservie par un de leurs camarades prêtre ; il y a aussi le four banal où se cuit le pain pour les troupes de la région, les « établissements de bains et de douches », le théâtre qui est un des nombreux « foyers du soldat » essayés sur tout le front, comprenant une petite scène, un appareil cinématographique, des jeux, l'hôpital (ou tout au moins l'infirmerie) et la pharmacie, le lavoir public, parfois même un « établissement thermal », car il y a dans les Vosges des sources savoureuses qui, une fois reconnues, sont captées dans ces camps comme une boisson de luxe (Il y a ainsi une « source 1915 » qui est fameuse parmi les troupes). Voici des abreuvoirs et un petit bassin cimenté alimenté d'eau vive où les chevaux des équipages, les mulets de ravitaillement et les montures des officiers peuvent venir se baigner.

Les boutiques, ce sont celles du tailleur, du cordonnier, du forgeron, du menuisier, c'est la coopérative servant à la fois d'épicerie, de débit de tabac, de mercerie. Ce sont les « petits métiers » des régiments qui, établis là comme leurs camarades, prennent des airs d'artisans villageois, battant le fer à côté de

la grande route, ou rapetassant, assis en tailleur, sur une table à hauteur de la fenêtre, le nez au vent, prêts à accueillir la pratique.

Tout ce petit monde vit ainsi, généralement très à l'abri, sinon du bruit, au moins des effets du canon. Et cette vie, qui n'est pas luxueuse, qui ne doit pas l'être, a bien son agrément. Ce n'est certes pas un Eldorado que cette villégiature forcée, ce n'est pas un décor de Noël, pendant les âpres mois de l'hiver où la bise chasse la neige, fouette les visages et fouaille les couverts, pénétrant partout ; en été, ce n'est pas non plus un Trianon où l'on joue à la pastorale, et toutes les aises, tout le confortable rêvés ne sont pas assurés. Mais ce que l'on peut dire, c'est que le commandant veille à ce que tout ce qui peut être fait dans ce sens soit fait, que chaque jour amène son amélioration et que l'ingéniosité des hommes collaborant avec la sollicitude des chefs perfectionne chaque jour cette installation éphémère que les circonstances ont fait durer. Ce n'est pas le foyer, certes : il y manque l'âme même du foyer, mais c'est quelque chose de plus que la caserne, rendant certaines habitudes agréables du temps de paix, favorisant au moins le repos, assurant le nécessaire et même parfois l'agréable et, pendant au moins la belle saison, un peu de cette belle fantaisie qu'apprécieront toujours nos poilus qui gardent toujours cette jeunesse d'âme, réveillée et fortifiée par la camaraderie et la fraternité des luttes communes.

Capitaine G.

DEUX SEMAINES DE GUERRE du 22 Août au 4 Septembre

MERCREDI 22 AOÛT. — Raids d'avions allemands sur Douvres et Ramsgate, 24 victimes.

JEUDI 23. — Les troupes britanniques progressent au sud de Lens.

VENDREDI 24. — Les Français emportent la cote 304.

SAMEDI 25. — Les Italiens enlèvent le Monte-Santo.

DIMANCHE 26. — Les Français enlèvent le bois des Fosses.

LUNDI 27. — Les Italiens avancent sur le plateau de Bainsizza et font 500 nouveaux prisonniers.

MARDI 28. — Progression anglaise vers Poelcapelle.

MERCREDI 29. — Le général Pétain, grand-croix de la Légion d'honneur.

JEUDI 30. — M. Wilson répond au pape par la négative. — Mort du sénateur Gervais.

VENDREDI 31. — Démission de M. Malvy.

— Le paquebot *Natal* coule près de Marseille.

SAMEDI 1^{er} SEPTEMBRE. — Victoire française à Hurtebise. — Inauguration de la foire de Bordeaux.

DIMANCHE 2. — Près de Riga, les Allemands traversent la Dvina.

LUNDI 3. — Les Allemands entrent à Riga.

MARDI 4. — Les Italiens prennent le San-Gabriele.

— Raid d'avions allemands sur le district de Londres.

FORCES INCONNUES

Avec la RAYONNANTE, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à votre volonté, même à distance. Dem. à M. STEFAN, 92, Bd St-Marcel. Parle son livre N° 66. GRATIS.

PELADE NOTICE GRATUITE BENIT, pharmacien, 26, rue Matabiau, Toulouse.

POUR PARAÎTRE LE 1^{er} OCTOBRE :

VERDUN

Photographies directes en couleurs de GERVAIS-COURTELLEMONT

Série en quatre fascicules

Le fascicule : 1 fr. 50

LE PLUS BEL OUVRAGE SUR LA GUERRE

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, r. de Provence, Paris

Vient de paraître :

L'ÉNIGME DE CHARLEROI

par Gabriel HANOTAUX

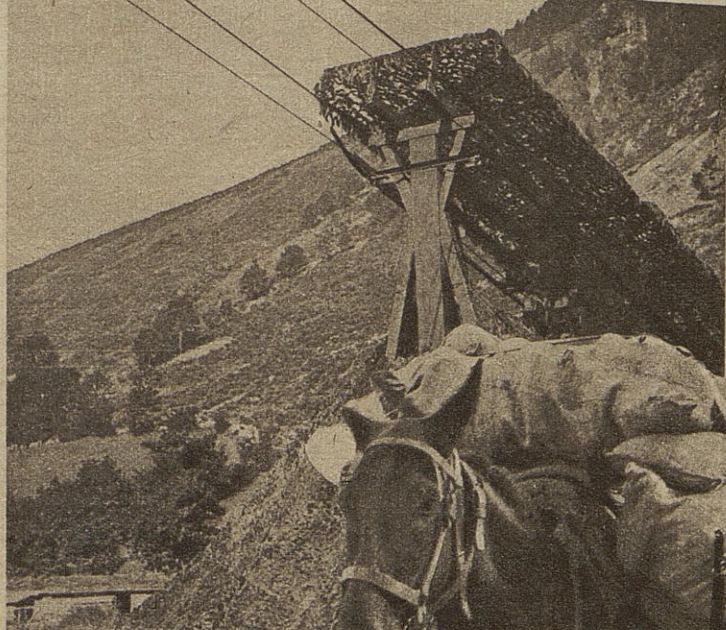
de l'Académie Française, ancien Ministre des Affaires Étrangères.

Un vol. in-18, 128 pages 4 cartes. 1 fr. 50

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, Paris.



Mulets de ravitaillement dans une clairière.



Wagonnets sur fil ravitaillant du Valtin à Jardin-Martin.



Voie ferrée en forêt près de Fatng.



Sur la route de Giromagny.

C'est une curieuse existence que celle de nos poilus des Vosges, existence rappelant celle des peuplades primitives. Logés dans des cahutes au milieu des bois, nos braves trouvent quelque attrait à certains côtés de cette vie. On va aux provisions, on recueille le bois mort, et puis l'on fume sa pipe en faisant « une manoché » devant son petit domaine, tandis qu'un filet bleuté s'étire au-dessus de chaque toit. C'est la vie de camping, c'est un peu aussi la vie de Robinson Crusoe dans son île, à laquelle, enfants, nous avons tous rêvé.

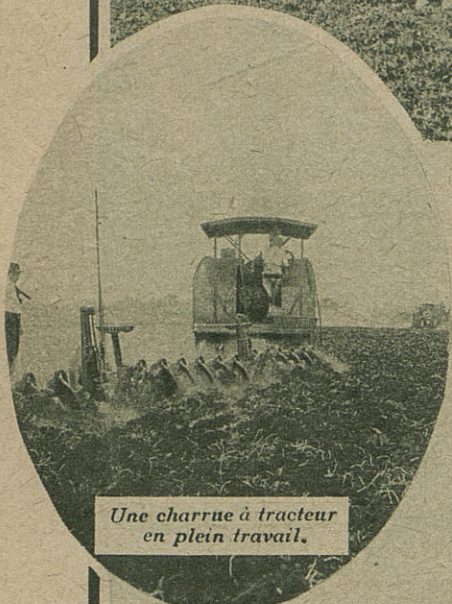
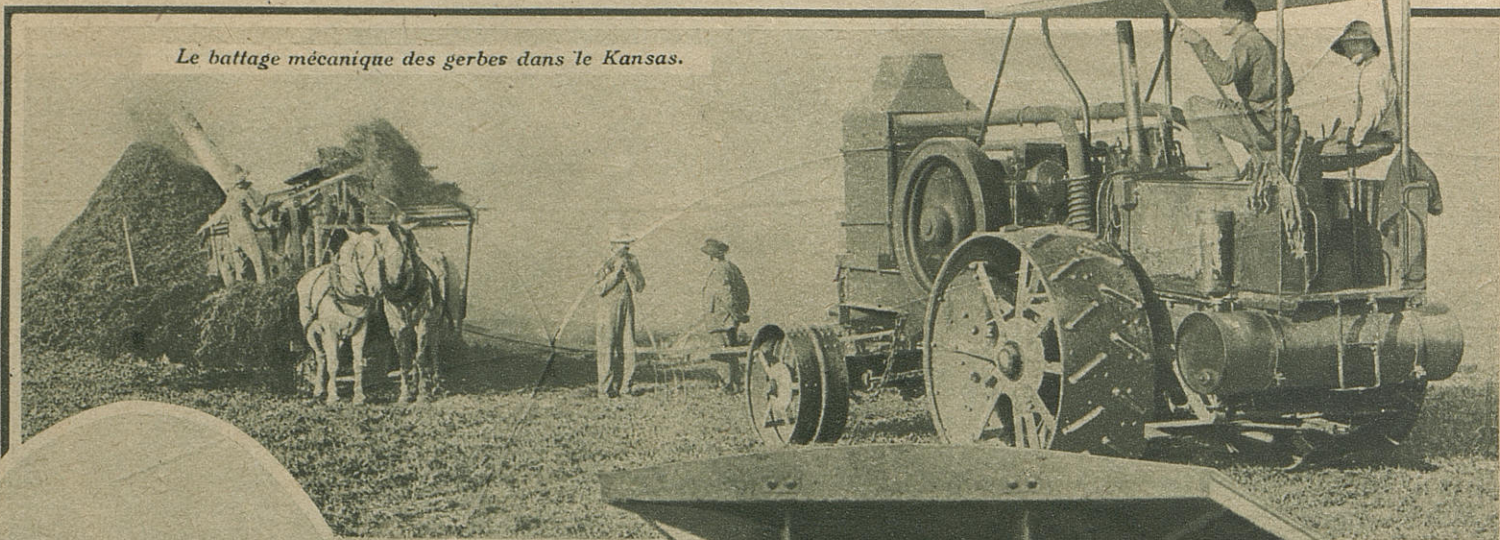


Un wagon sur le plan incliné du Gazon.

J'ai vu.

LA MOBILISATION AGRICOLE AUX ÉTATS-UNIS

Le battage mécanique des gerbes dans le Kansas.



Une charrue à tracteur en plein travail.



Les socs d'une charrue à tracteur.

Un crédit de 250 millions de francs a été accordé par le gouvernement des États-Unis en vue d'assurer une importante récolte qui, dans l'esprit de nos alliés, doit contribuer à "faire tenir" les puissances de l'Entente. Et M. Houston, secrétaire d'État à l'agriculture, a ordonné la mobilisation d'une armée agricole de deux millions de personnes. Les greniers européens pour les céréales de la Roumanie et de la Russie nous étant fermés, l'Amérique sait que c'est à elle de nous donner désormais le pain quotidien qui nous permettra d'attendre le jour de la victoire.



Une montagne de paille après le battage.

J'ai vu.

LE PAYSAN MACÉDONIEN ET LE BŒUF MALADE



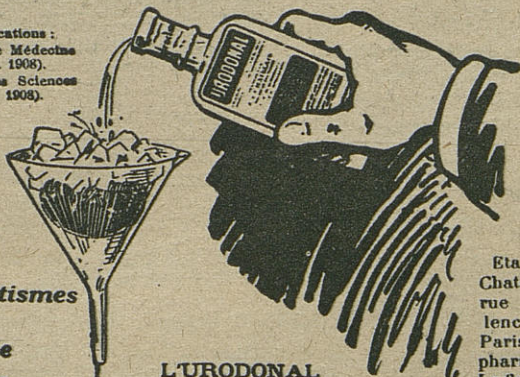
Les soldats de notre armée d'Orient qui, à l'heure où nous mettons sous presse, viennent de pénétrer victorieusement dans les tranchées ennemies à l'ouest de la Cerna, sont très souvent les spectateurs de scènes d'un pittoresque très couleur locale. En voici une char-

mante en vérité : un des bœufs s'est trouvé incapable de continuer à tirer le vieux chariot, le paysan macédonien l'a dételé, installé dans le véhicule, et bien s'est mis au timon à sa place. — N'est-ce pas joli, ce simple incident que La Fontaine n'eût certes pas dédaigné ?

URODONAL

dissout l'acide urique

Communications :
Académie de Médecine
(19 nov. 1908).
Académie des Sciences
(14 déc. 1908).



Rhumatismes
Goutte
Gravelle
Artério-
Sclérose
Aigreurs

L'URODONAL
réalise une véritable saignée urique (acide urique, urates et oxalates).

Etablis-
Chatelain, 2,
rue de Valenciennes,
Paris, et toutes
pharmacies.
Le flacon, f.
7 fr. 20.

L'OPINION MEDICALE :

Partout où il peut exister, l'acide urique ne saurait tenir contre cet énergique dissolvant et mobilisateur qu'est l'Urodonal. Celui-ci le chasse de partout, des fibres musculaires, des parois digestives qu'il alourdit, comme des tuniques vasculaires artérielles qu'il incruste ; du derme qu'il empâte, comme des alvéoles pulmonaires et des éléments nerveux qu'il imprègne... D'où l'on voit la multiplicité d'effets bienfaisants résultant du lavage de l'organisme qui, lui seul, résume et concrète tant d'indications thérapeutiques. Qu'on ait pu autrefois le discuter, c'est fâcheux ; il ne semble plus possible, à notre époque, d'en méconnaître et d'en contester la valeur. »

D^r BETTOUX,
de la Faculté de Médecine de Montpellier

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

L'OPINION MEDICALE

« En résumé, nos conclusions, basées sur les nombreuses observations qu'il nous a été permis de faire avec la Gyraldose, font que nous conseillons toujours son emploi dans les nombreuses affections de la femme, tout spécialement dans la leucorrhée, le prurit vulvaire, l'uréthrite, la métrite, la salpingite, et en toutes les circonstances le médecin devra se rappeler l'adage bien connu : « La santé générale de la femme est faite de son hygiène intime. »

D^r HENRI RAJAT,

Dr en sciences de l'Université de Lyon.
Chef du Laboratoire des Hospices Civils.
Directeur du Bureau Municipal d'Hygiène de Vichy.

Préparée dans les Laboratoires de l'Urodonal et présentant les mêmes garanties scientifiques



Exigez la forme nouvelle en comprimés rationnelle et très pratique.

J'ai tout essayé, mais le meilleur produit, c'est la GYRALDOSE.

Etabl. Chatelain, 2, rue Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies, la grande boîte, fco 6 fr., les 4 boîtes, 22 francs.

J'ai vu.

LA GROSSE PIÈCE

L'hiver tombe par grands quartiers pourris dans les bois et les ravines, des pans entiers de ciel malade se détachent, semble-t-il, à chaque instant, immédiatement changés en boue épaisse sur les chemins défoncés, en flaques, en marécages dans les champs déserts où se rouillent les ronces métalliques et cruelles emprisonnant les herbes hautes et sèches que l'on n'a pu faucher.

La terre est glissante comme du savon, elle retient le soulier qui s'attarde, insidieuse, sournoise, molle, et elle paraît chuchoter des menaces d'enlèvement !

Le secteur est mort.

Seule, à la tombée du soir lugubre qui est pareil au matin noyé, une marmite boche fait son bruit agaçant de bloc d'acier qui se visse rapidement dans l'air.

Les peupliers lointains, dans lesquels ne chantent plus que les balles des mausers, sont pareils à des fumées immobiles ; un corbeau se pose sur le bord d'un trou d'obus dont l'argile fraîche ressemble, dans la grisaille du champ, aux lèvres déchiquetées d'une blessure.

Le secteur est mort sous la pluie.

Cependant, près de nos abris, on a vu ce matin une automobile et voici à présent deux camions.

Une corvée d'artilleurs s'éveille.

Un officier, encapuchonné de caoutchouc, désigne un arbre de son bras mouillé, et des scies attaquent brusquement le vieux peuplier impassible qui s'écroule bientôt dans la boue.

Pendant deux jours, les artilleurs nettoient le chemin creux, la voie que nous n'avions jamais vue.

On dirait qu'ils préparent tout pour l'arrivée solennelle de quelque grand personnage inconnu.

Ils balayent et ils ratissent, ils enlèvent soigneusement la boue, et je puis enfin savoir pour qui travaille cette équipe empressée de serviteurs.

Je n'avais pas tort de prévoir une arrivée sensationnelle. La plus grosse pièce de l'armée va s'installer là !

Nous en parlons, le soir, dans notre sape,

autour de la chandelle piquée sur un morceau de sapin qui nous sert de bougeoir, nous en parlons avec le respect de pauvres gens dont le Président de la République doit traverser le village...

J'ai acheté une boîte de pâtes et je les verse dans une gamelle de bouillon qui chauffe sur le poêle.

Ces pâtes sont en forme de lettres et cet alphabet en ébullition m'épouvante brusquement, et je mets le couvercle sur la gamelle pour ne plus voir ces mots étranges, cocasses et mystérieux qui se déforment, ces lettres qui gonflent et blanchissent.

J'ai soudainement peur de lire quelque sinistre phrase composée par le feu qui fait danser les caractères de cette typographie alimentaire !... Mais nous pensons tous à la pièce qui va venir.

— Ce qu'on va prendre comme marmitage, ce qu'on va nous sonner ! dit quelqu'un de prudent qui sait qu'un coup de canon en attire naturellement un autre.

— Elle ne tirera que quelques coups, dit le plus renseigné, et nous savons déjà son poids incroyable et qu'elle coûte un million de francs. A côté d'elle les autres calibres, des 75 aux 240, ne sont que des roquets féroces qui peuvent aboyer presque sans fin, mais elle, on ne la fait venir que pour les tâches immenses, les destructions implacables et totales à trente kilomètres dans les lignes allemandes.

Elle n'élèvera que sept à huit fois contre l'ennemi sa voix unique, effroyable, souveraine, et tout tremblera sur la terre et dans le ciel ; les corbeaux, les pies et les corneilles s'envoleront de tous les arbres secs jusqu'à dix lieues à la ronde, et son obus de 600 kilogrammes, qui monte à des milliers de mètres, fera dans l'air le bruit fracassant d'un train sur un pont de fer.

Quand arrivera-t-elle ?

Personne ne peut le dire. Nous ne parlons que d'elle, tout au long de notre veillée souterraine, dans la sape où trottent les rats, autour de la bougie qui charbonne.

Elle honore dangereusement ce coin du front où nous avons nos habitudes.

Le lendemain, nous apprenions qu'elle est là, chez elle ! Elle est arrivée dans la nuit, incognito, et elle reçoit à la première heure, comme les grands personnages officiels et puissants.

Des automobiles stoppent, et, gantées comme pour une visite protocolaire, des officiers d'artillerie — or et noir, — viennent, semblent-il, lui présenter leurs hommages, respectueusement.

L. L.

LE TROISIÈME ANNIVERSAIRE

DE

LA BATAILLE DE LA MARNE

La bataille de la Marne a sauvé la France et le monde civilisé. Quelqu'un l'a appelée la « bataille de la clarté » ; elle a empêché l'asservissement des peuples.

Il n'est pas une famille qui ne veuille conserver, pour elle et ses descendants, ce « document » idéal, l'ouvrage incomparable, le magnifique livre-album de Gervais-Courtellemont : *Les Champs de Bataille de la Marne*.

En une édition merveilleuse, toute en couleurs, d'après les plaques autochromes que l'auteur a recueillies en dix mois de patientes recherches, plus de trois cents photographies en couleurs montrent les ruines, les tranchées, les tombes glorieuses, les uniformes, le matériel de guerre, les armées spéciales, les Indiens, les troupes noires, etc., etc. Ces vues s'accompagnent de cartes et d'un récit anecdotique de la bataille.

C'est le plus bel ouvrage publié sur la guerre (Un vol. in-4° oblong, relié, dos et coins demi-châ grin, plats toile, tranche supérieure dorée. Prix : 16 fr. franco ; colonies et étranger, port en sus. Envoi contre mandat adressé à *L'Édition Française Illustrée*, 30, rue de Provence, Paris).



La collection de notre pathétique roman cinématographique adapté par Guy de Téramond **RAVENGAR** est en vente dans les bureaux de *L'Édition Française Illustrée*, 30, rue de Provence, Paris. — Envoi franco contre un mandat de 2 fr. 90



ON DÉCORE " LES AS DE PIQUE " D'HURTEBISE

Dans un camp d'artillerie spéciale, on vient de procéder à la remise de décorations solennelle aux canonniers qui à bord des « tanks » prirent part aux attaques d'Hurtebise. On sait l'audace et l'endurance que

témoignent les hommes qui combattent sur ces redoutables engins. Après la cérémonie, les chars de guerre défilèrent devant parents et amis, venus pour applaudir les récompenses si bien méritées.

J'ai vu.
EN MARGE DE LA GUERRE



Sur les plages américaines, les « chauffeurs » s'abritent sous de gracieuses ombrelles chinoises.



L'anniversaire de Senlis. — M. de Parseval, adjoint au maire, prononçant un discours devant M. Léon Bourgeois, rappelant les atrocités des Allemands le 2 septembre 1914.



Le seul arbre que les troupes françaises victorieuses ont retrouvé en entrant à Craonne.



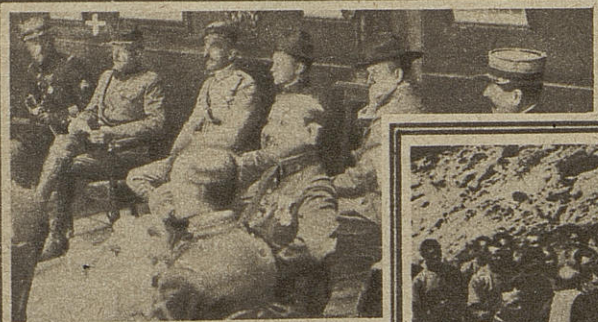
Le 9 août, les Roumains de Paris commémorent devant la statue de Strasbourg, l'entrée en guerre de leur patrie.



M^{me} Caristie Martel, la Muse des Armées de la République, disant des vers sur l'emplacement d'une mitrailleuse allemande à l'anniversaire de la Victoire de la Marne.



Artilleurs se rendant aux tranchées près d'Hurtebise avec leur petit canon de 37 pour préparer l'attaque des fantassins.



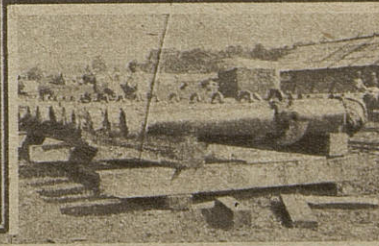
Le général Pershing (+) visite les gardes républicains de Paris à la caserne des Céléstins.



A la foire de Bordeaux: M. Maginot (1) le préfet (2) et M. Gruet (3) maire.



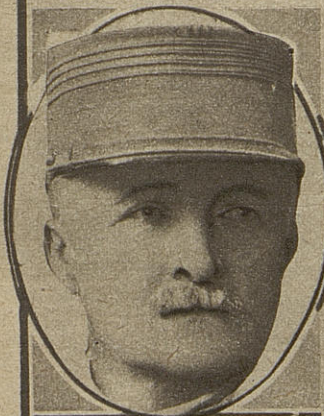
Dans les montagnes de Serbie, l'enterrement d'un officier interprète français tué dans les rangs de l'armée serbe.



Nouvelles pièces lourdes arrivant dans une petite gare sur notre front de Verdun.



Le comble du camouflage: une vache en carton semble pâturer près de Massiges.



Le commandant Philippe Bunau Varilla, le célèbre ingénieur de l'isthme de Panama, qui vient d'être grièvement blessé.



Le sénateur Gervais mort des suites d'un accident d'auto alors qu'il revenait de mission dans le camp de Paris.



M. Malvy, qui était ministre de l'Intérieur depuis 1914 et qui a donné sa démission à la suite de l'affaire Almereyda.



Le préfet Bouju, le nouveau chef de la Sûreté qui a été appelé à succéder à M. Leymarie, démissionnaire.



Le célèbre cycliste belge Van den Born a construit un nouvel avion de combat qui sera particulièrement redoutable.

J'ai vu...



Sur la tombe de M. Eugène Odent, l'évêque de Beauvais, et devant lui la veuve du maire assassiné.

LA LEÇON DE SENLIS

Dimanche dernier à Meaux, pour la troisième fois, on a commémoré l'heure où les vainqueurs de la Marne avaient surgi. Mais, huit jours auparavant, sur la tombe même du maire Eugène Odent et des six otages assassinés ignominieusement, on avait rappelé, avec une solennité particulière, les atrocités commises par les Allemands le

2 septembre 1914. Et l'évêque de Beauvais, Mgr Le Senne, devant la dalle sous laquelle repose le maire de Senlis, si lâchement fusillé, évoquant la mémoire de cette glorieuse victime et le martyr de sa ville, stigmatisa cette basse et inutile férocité, affirmant une fois de plus, au nom de tous, la volonté de la nation que l'Allemagne expie et répare.